Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 43

Artikel: Dans les Grisons : Disentis
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223518

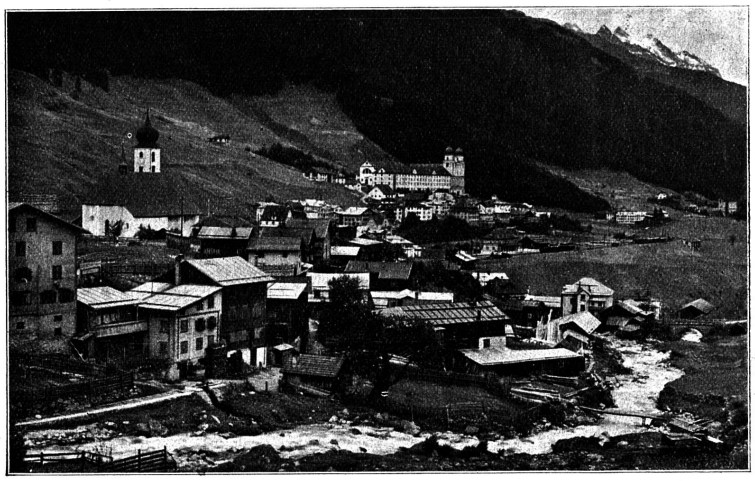
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Disentis.

nâïe. Aprî cein, l'ant voliu agottâ dâo meillâo bâre et lo maître l'a aveintâ dein on tsau onna tota vîlhie botolhie pllieinna de puffa et de bouna martchandi. L'a faliu la dèboutsî... et vo séde, clli vîlhio vin l'a dâi iâdzo croûïo son, preind on goût de boutson.

Adan, âo premî verro, lo dzudzo — on crâno coo, allâ pî, et pu on Vaudois de sorta — qu'acheint lo boutson, fâ dinse :

— Euh ! ein vaitcé iena que l'a on bocon *l'accent allemand.*

Tant qu'âi botolhie, vâide-vo !

Marc à Louis.

Dans les Grisons.

DISENTIS

Le vent, qui souffle par-dessus les montagnes rhétiques, libère le ciel de ses derniers nuages. Le soleil du matin brille dans tout son éclat à l'heure où le train nous emporte de Reichenau vers Disentis.

C'est d'abord une vallée étroite, resserrée entre des parois rocheuses où la terre coule à l'époque des avalanches, où les arbres ont de la peine à prendre racine, où une population clairsemée vit chétivement sur un sol aride et pauvre.

Brusquement la vallée s'élargit. Un grand plateau verdoyant s'offre aux regards du voyageur étonné — un plateau qui s'étend des contreforts du Saurenstock, dans les Alpes glaronnaises, jusqu'à la vallée de Lugnetz où le Glenner court sur un lit de cailloux roulés. Très loin, vers le sud, une cime blanche apparaît : c'est le Piz Terri ou son voisin le Rheinwaldhorn qu'on nomme aussi Adula. Paysage de glaces, de névés, de torrents écumants, de pierriers et d'éboulis. Et l'on songe à Boileau, l'auteur de « l'Art poétique » qui, pour célébrer les hauts faits d'armes de Louis XIV, écrivit un jour le « Passage du Rhin » du fond de sa retraite parisienne. On ne peut s'empêcher de sourire en se remémorant ces premiers vers du « Passage du Rhin » :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Les vergers sont abondants, les villages s'entassent au pied des montagnes, entre les forêts et les prairies; ils semblent se grouper autour d'Ilanz — la ville d'Ilanz — comme on la désigne ici. Il est vrai que cette petite bourgade montagnarde est devenue une ville proprette, aux rues droites, aux maisons cossues. Les hôtels y sont nombreux et il y a, en marge des rues, de jolies villas au milieu de jardins bien entretenus. La ville d'Ilanz, véritable capitale de l'Oberland grison, centre d'un commerce actif, donne au voyageur qui passe une impression d'aisance et de confort qu'il ne s'attendait pas à trouver dans cette vallée.

Le train longe le Rhin antérieur et s'arrête à Truns, petite gare avec quelques maisons groupées à l'arrière-plan. Truns est un souvenir scolaire. C'est l'érable sous lequel des paysans, vêtus de sarreaux gris, fondèrent la Haute-Ligue ou Ligue grise avec le bienveillant appui de l'abbaye de Disentis. Et l'on cherche, au fond de sa mémoire, les paroles enthousiastes du poète J. Vuy que beaucoup d'écoliers vaudois ont chantées :

Notre érable de Trons le couvre de ses branches ;
Il écoute joyeux le bruit des avalanches ;
Il reflète les monts dans son cours souverain.

Et il y avait encore le refrain dont il fallait détacher chaque syllabe :

Il est à nous le Rhin !
Oui ! à nous! Il est à nous le Rhin.

Aujourd'hui, l'érable a disparu. Un autre l'a remplacé. Tout près, la petite chapelle, coquettement restaurée, porte sur sa façade des fresques rappelant la journée mémorable où la Ligue fut fondée.

*

Si Ilanz est le centre des affaires de tout l'Oberland grison, la capitale historique de ce vaste pays est, sans contredit, Disentis. C'est une petite bourgade, assise au pied de la montagne, au milieu des prairies et non loin des forêts, à l'endroit où la route du Lukmanier rejoint celle de l'Oberalp.

Le Rhin est étroit ; un pont rustique, formé de deux planches, suffit à le franchir. La bourgade n'a qu'une seule rue importante, quelques masures éparses et une église au grand toit, au clocher carré terminé en oignon.

Mais il suffit de lever les yeux pour apercevoir la masse imposante du monastère, large édifice aux façades blanches, percées d'innombrables petites fenêtres. Deux hautes tours carrées, terminées par un clocher en oignon, marquent l'entrée principale du couvent. Alors on oublie la petite bourgade, sa gare pittoresque où les chemins de fer rhétiques rejoignent la ligne de la Furka ; on oublie la rue proprette, les modestes hôtels, l'église au grand toit et le Rhin qui décrit sa courbe autour du village. On ne voit plus que ce majestueux édifice qui commande toute la vallée.

Fondé au VIIe siècle, le couvent de Disentis eut d'abord à subir les attaques des hordes pillardes venues du sud. Cependant, avec les années, il prend une importance telle que son autorité est reconnue sur la plus grande partie du territoire grison. Ses possessions s'étendent jusque dans la Haute-Italie. Du Xe au XIIe siècle, il est à son apogée. Les abbés sont devenus des personnages considérables. Ils font une politique active et reçoivent des donations de plusieurs empereurs. Maintes fois ils durent s'opposer aux prétentions de l'évêque de Coire, lequel voulait faire passer le trafic par le Septimer de préférence au Lukmanier. C'eût été la ruine du couvent.

L'abbaye de Disentis dut sa position importante dans la politique grisonne à la part que prit l'abbé Peter von Pontaningen à la fondation de la Ligue grise en 1424. Plus tard, ses successeurs favorisèrent le parti autrichien-espagnol dont le chef était Pompée Planta, parti opposé à Jénatsch et à la France. A la fin du XVIIIe siècle, lors de l'occupation française, le village et le couvent furent incendiés. Ainsi disparurent à jamais, avec une riche bibliothèque, de précieux manuscrits. La perte de la Valteline et les restrictions apportées aux admissions inaugurèrent une période critique pour l'abbaye. Dès lors ce fut la décadence.

A l'heure actuelle, le couvent compte une quarantaine de moines. C'est peu pour un tel édifice. Un petit chemin donne accès à une vaste cour où il n'y a personne. Une porte est ouverte ; nous entrons. Personne dans le vestibule. Nous cheminons dans un long promenoir blanchi à la chaux où nos pas résonnent étrangement. Alors, pour éviter de troubler le silence qui règne en souverain dans ce cloître, nous avançons sur la pointe des pieds et pénétrons dans l'église où deux moines disposent des fleurs près de l'autel.

La nef est d'un blanc éclatant avec des dorures ; partout il y a des fresques; elles semblent incrustées dans la voûte; nous avons sous les yeux le type du style baroque dans toute sa splendeur.

Quand on franchit le seuil du monastère, on entre dans un jardin qui se termine par une esplanade. A nos pieds, la belle vallée déroule son tapis vert et, dans le fond, sur la route du Lukmanier une automobile postale fait jouer les trois notes de son clakson.

*

C'est l'heure de partir. Nous redescendons vers la gare où le « Glacier-Express » nous attend pour nous emporter vers le col de l'Oberalp. A mesure qu'on s'éloigne, le regard est sans cesse attiré par ce grand monastère tout blanc qui, au cours des siècles, jeta un si vif éclat sur la chrétienté.

Jean des Sapins.

Quand le bateau coule, les rats se sauvent. — Elle, tout en larmes. — Jean ! Quel malheur ! Papa est ruiné.

Lui abasourdi d'abord de la nouvelle. — Pas possible, Marcelle.

Elle. — Si fait, hélas ! Complètement ruiné.

Lui, se ressaisissant. — Eh bien, il ne sera pas dit que je lui aurai porté le coup de grâce en le frustrant du seul trésor qui lui reste et qui est votre amour filial.

Elle, désespérément. — Jean !

Lui, très calme. — Dites-lui, Marcelle, dites-lui bien de ma part que je sacrifie mon bonheur au sien. Il m'avait accordé spontanément votre main. Je ne veux pas demeurer en reste de générosité avec lui.

GASCONNADES

Au village d'Y., — comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs, — on comptait autrefois un certain nombre de vieux militaires dont la jeunesse s'était écoulée au service étranger. Soldats de Naples, d'Espagne ou de Hollande, légionnaires de Crimée, du Mexique ou d'Afrique, tous y étaient représentés. Il y en avait de loquaces qui aimaient à narrer leurs prouesses et leurs aventures de terre et de mer; il y en avait aussi de discrets qui gardaient jalousemeent pour eux seuls les souvenirs des temps héroïques qu'ils avaient vécus. Du nombre des premiers, était Gédéon Chaffret, ancien engagé au service d'Espagne revenu couler les jours calmes de l'âge mûr dans son pays natal.

Ce Gédéon, hâbleur s'il en fut, ne perdit jamais une occasion de conter à ses contemporains des histoires terrifiantes ou extraordinaires ayant trait à ses campagnes. Aussi, quand les gens d'Y. avaient le temps de faire un brin de causette avec lui, le retenaient-ils volontiers en leur compagnie, soit à la cave, soit au café. C'est ainsi qu'un dimanche, à l'auberge du Torrent, notre homme se trouva l'invité des deux frères Drapet — Jean et Pierre, — gros paysans du lieu, bons vivants, point crédules, qui s'empressèrent de l'amener sur ses thèmes favoris.